

AVSD
‡
LE PRINTEMPS, PRAGUE, TOUSSA
TOUSSA

(mai 2019)

Alexis Vassili Sacha DAWSON – avsd.fr

Lettre 1 : Les praguais sont-ils tous des homosexuels ?

Cher tous,

Il était à peine quatre heures vingt quand je quittais mon domicile. Ces quatre heures vingt, personnellement je ne les connais pas. Même si c'est un signe cryptique qui réunit les foules adeptes du cannabis (420 → four twenty, selon les ricains, l'heure hasch pour s'en rouler un), je me demande pour qui quatre heures vingt peut bien avoir un sens. Je veux dire, bien sûr, certains essaient désespérément de faire taire un réveil nerveux, d'autres s'endorment un filet de bave à la commissure des lèvres, il y en a qui meurent, peut-être de plus rares dégénérés baisent ou se branlent afin de prévenir une pénible gaule matinale, comblent une faim qui la nuit et le jour durant, ne fait que grandir et s'étoffer, mais en vérité c'est une heure qui ne veut rien dire pour personne. On ne la place dans des récits qu'au moment des appels nocturnes absurdes et fatidiques (des menaces, un appel bourré de l'être aimé, ou pire, les deux à la fois). L'heure arrive, elle doit venir, le temps doit être, mais le sens n'est pas là.

J'ai croisé une joggeuse à quatre heures vingt. C'est presque la première chose que j'ai vu en sortant de mon trou. Une joggeuse. Douce comme la température matinale, aussi surprise que moi de nous trouver tous les deux, simplement, là, dans ces rues vides et affables, courant de l'insomnie vers le sommeil certain. Jusqu'à ce que je sois dans mon avion, je ressentais une angoisse immense. Non seulement j'étais inquiet quant à l'éventualité d'un retard qui ferait dérailler la longue chaîne d'événements à venir, mais je subis toujours le puissant souvenir d'un voyage avorté vers Barcelone, refusé à l'embarquement pour une carte d'identité périmée depuis quelques jours. Je ressentais pourtant cette fois un poids supplémentaire dans mon désespoir. Jusqu'alors, voyage, pour moi, a toujours été synonyme de chemin à suivre, que ce soit dans le sillon d'Alain, mon père, ou pour accompagner des amis ou les rejoindre. Rarement, j'ai su tout laissé derrière moi pour le « plaisir de la découverte ». Au moment où je marchais fiévreusement, mes pas appelaient le soleil qui devait finir par percer sur Charleroi et une raison qui ne venait pas, celle qui au moment de quitter ma manière m'eut fait abandonné un voyage balbutiant. Cela peut sembler étrange mais j'ai l'impression que où que j'aille, quoique je fasse, mon crâne finit toujours par tomber et buter sur le terrible « à quoi bon ? » Pourquoi voudrais-je quitter mes axes ordonnés pour de l'inconnu et des variables difficilement ajustables ? Pourquoi renoncerais-je à mon monde de certitudes pour le danger de l'incertitude (voir à cette fin l'excellent ouvrage Manifestino du Zig du Docteur Boulet-Thomas) ? L'ennui peut-être – entends-je dans l'audience – ou un autre dicton limpide « des kilomètres en plus

sur la carte Miles et des emmerdes en moins ». Je suis parti car je devais partir, voilà la vérité toute nue. Je le devais car je me promis de faire de 2019 une année de rattrapage pour toutes celles passées à enquiller et subir le travail salarié. Alors me voilà, dans un avion, avec deux charmantes hôtesse espinguouines et la stewardesse en chef (Steward es Vulgosse), Andréa. Nous avons affaire à une sorte de modèle féminin tchèque passe partout – enfin dans lequel tout le monde passe surtout¹ – à la plastique généreuse et au visage, sous les coups de truelle, sous les pavés de maquillage, le visage dont je n'ose pas dire qu'il est ingrat car il y a des choses dedans, non, c'est des lèvres pulpeuses à l'excès, des couleurs fadasses appliquées aux lèvres et paupières, un trait d'eyeliner de l'épaisseur d'un marker, des joues dans le style botoxé, non vraiment, vous voyez, ce doit être un type de femme qui plaît mais bon Dieu, pour qui a traîné au moins UNE FOIS ses abattis devant un écran branché sur un divx aussi faussaire que son titre est menteur ! Alors la confusion est to-tale ! On rougit de connaître par avance le tatouage tribal qui orne le creux de ses hanches, ses tétons rougis et proéminents, non vraiment, on baisse les yeux sur ses godasses tant qu'on le peut (on eut préféré à ce moment que le fond du Boieng soit transparent tant notre envie est puissante) tandis qu'elle nous amadoue d'un de ces battements de cil travaillé par Hollywood et d'un regard caressant et mielleux qui nous invite à replonger notre attention plus profondément dans les pages du catalogue détaillant les produits détaxés et les merdes de sandwichs salés embarqués à bord de ce navire traversant notre bon vieil espace Schengen. Mais qui achète vraiment ces saloperies ? Même les voix pré-enregistrées diffusant les informations relatives à la vente au détail de ces cartes de loterie ou des mascarades de promotion sur des parfums infâmes, semblent ne pas croire non seulement à ce qu'elle dit, mais plus loin encore, à ce qu'il semble se passer dans notre réalité immédiate : une Svetlana à la chemise virginale trop étroite, la jupe relevée et coincée au niveau de la cage thoracique (plus haut ce sont ses deux immenses poumons qui semblent gêner Svetlana dans son entreprise de faire de cette jupe fourreau une camisole) afin de donner plus de marge de manœuvre aux voyeurs laissant couler leur regard sur cette croupe qui finira par vous vendre non seulement ses bienfaits ou ses services, mais les produits du Capital qui a misé gagnant sur Svetlana. Et ça marche ! ... Le quidam, même si bobonne lui tire l'oreille et la toise, le quidam dis-je, s'embarque dans une négociation odieuse d'un dwiche pastrami-comté, motivé par la gourmandise certes (car ses glandes travaillent ardemment depuis que l'illustration appétissante du dit dwiche pastrami-comté s'est imprimé sur sa rétine déjà impressionné de plein de viande de Svetlana) mais aussi pour le plaisir de remonter en selle, d'aller taquiner du goujon, sous les yeux du jury qui plus est ! Quand bobonne piquera du nez, il glissera à la tentatrice sa bêtise au creux du conduit Svetlanesque « vous avez pas trop froid avec les p'tits au balcon comme ça ? 'faut réussir à

¹ *A l'égard de cette remarque, l'éditeur et le traducteur tiennent affirmativement à ne pas soutenir les propos de l'auteur et nous tenons par ailleurs à rappeler au lecteur qu'il s'agit d'un écrit d'invention dont toute ressemblance avec la réalité pourrait s'avérer fâcheuse et le pure fruit de votre imagination. [Note du traducteur]*

les couvrir dites donc ! » avant de se fendre d'un court rire lubrique et de finalement, croquer dans son dwiche. Le dwiche en question, n'aura de près comme de loin, que peu à voir avec sa représentation commerciale (mais ça, qui en eût douté?) et l'acheteur sera devenu un complice idéal dans cette immense machination qui consiste à nous créer des besoins, partout, à n'importe quel horaire, puis de nous proposer de les combler (à des prix prohibitifs naturellement, censés, j'aime à le croire, nous faire retenir la leçon, mais en vain²), le tout dans un endroit (un avion donc) quand même peu indiqué quand il s'agit de parler de bouffe ou qui n'est d'autre, en définitive, que le dernier maillon d'une longue chaîne de préparation des aliments lyophilisés, puis mis sous vide, prévus et conçus pour résister à des crashes, aux changements de température fréquents, bouleversant toutes les habitudes et les recettes afin de proposer, somme toute, à la vente, en ratisant si large qu'il est difficile alors de ne pas se tromper sur le produit créé, convenons-en, de la bonne grosse merde.

Bon, sortons de cet engin du diable et passons si vous le voulez bien au pays dans lequel nous avons atterri. Pour regagner la capitale, il faut impérativement prendre un bus mais avant tout s'acquitter de son prix d'entrée. Ici, les billets n'ont pas de zones mais une durée limitée (30 minutes/90 minutes/ticket à la journée/etc) et ne sont pas si simples à trouver car les praguais ont leur abonnement ou passent par un biais original pour obtenir leur titre de transport (l'envoi d'un SMS qui sera rajouté à leur facture téléphonique et qui sera valide à leur numéro à partir du moment où ils recevront la confirmation de l'achat par le service). Bref, tout ça pour dire que je devais acheter cette saloperie mais que j'arrivais dans un pays européen qui avait gardé sa monnaie : la couronne tchèque. J'avais au préalable regardé le change, consultais les conseils du Routard©, il me fallait trouver un distributeur qui ne me la mettrait pas à l'envers avec des commissions et des taux de change variables et dès le départ ce fût pour moi un piotr tchèque³. Avant toute chose, je savais qu'une couronne équivalait à environ quatre centimes d'euro. Logiquement donc, un distributeur automatique me proposant comme plus bas montant de retrait 10 000 couronnes, ne pouvait être que sincère quand, me laissant à peine réfléchir à l'engrenage infernal dans lequel je venais de mettre le doigt, il me venait à me narguer de la somme réelle déjà déduite de mon compte bancaire famélique, soit 440€ et des brouettes ! Et là, croyez bien mes amis que je m'insurge ! Je peste ! Je crie à l'arnaque moldave (sic)⁴ ! Le guichet automatique retombe déjà dans son imperméable stoïcisme, je le comprends bien : je peux bien aller me faire voir ailleurs car les banques me l'ont

2 *Il faut bien dire que le but premier du machiavélique auteur de cet odieux plan misait sur l'achat compulsif mais décevant du client sur son tout premier achat dans son tout premier trajet en avion (tandis qu'on pensait à l'époque que celui-ci resterait un moyen de transport uniquement réservé à une élite très aisée) qui décidait de profiter du service supplémentaire qu'on lui proposait. En vérité, de sérieuses études tendent à prouver une tendance masochiste chez ces consommateurs en transit, à la mémoire aussi courte qu'une semaine de RTT à Madère. [Note de l'auteur]*

3 *Lire ici « un piètre échec » selon la volonté de l'auteur. [N.d.T.]*

4 *Morave faudrait-il lire si l'auteur eut été doué, selon le nom d'une région tchèque, la Moravie. [N.d.T.]*

encore fois bien mise.

Lesté d'une somme prodigieuse pour un voyage que j'avais prévu avant tout économique, c'est l'air mauvais, maudissant la terre entière mais surtout ces salopards d'automates tchèques et étrangers, que je me pointais ensuite au guichet (humain cette fois! Il suffit ce grand remplacement moderne) des titres de transport afin de rejoindre Prague. Je m'acquitte du prix à payer, 32 couronnes (soit 1,30€) les 90 minutes de trajet et sors un de mes frais billets, heureux de pouvoir commencer la difficile entreprise de les liquider, ce à quoi la bonne femme, la guichetière pardon, me répond le plus froidement possible qu'elle n'accepte pas les billets si importants (1000 couronnes) pour un si petit montant mais qu'une carte visa lui ira bien mieux. Au comble de l'exaspération ET de la consternation (vous comptez, le mec a pas passé plus d'une demi-heure dans le pays), je cède à sa demande sans rien lâcher de plus qu'un « pays de merde » à peine audible et m'en vais rejoindre mon bus. De celui-ci j'atterris au terminus de la ligne A du métro pragois (qui n'est pas sans rappeler notre bonne vieille Ligne 1 à Lille, puisque mais oui Jamy ! c'est un des tous premiers métros entièrement automatisé des années 80 lui aussi!) et décide de descendre à la station centrale de la ville, Muzeum, avec pour but d'errer et de prendre des photos de la ville avant de rejoindre la chambre que j'ai réservée pour deux nuits. En parlant de cette réservation, je me rends compte que je suis sans réponse de sa propriétaire depuis plus de 48h (mon dernier message) et plus de dix jours (son dernier message et signe de vie). Ayant son adresse et son numéro de téléphone, je décide cependant de ne pas me morfondre et de profiter de la journée qui s'offre à moi. La station Muzeum nous fait sortir de terre dans le cœur de la partie touristique de la « vieille ville ». Ici, un petit point s'impose sur la topographie de la ville afin que vous appréhendiez aussi bien que moi la suite de ce récit et de mes pérégrinations. Prague s'étend sur deux rives séparées par un long fleuve tranquille, la Vltava, et reliées par une petite chiée de ponts dont le plus célèbre est le Pont Charles avec tout à son long une série de statues christiques. La ville est très vallonnée en dehors des premiers arrondissements et on ressent un plaisir réel à monter par une rue un quartier et redescendre l'autre versant par les sentier d'un parc après avoir admiré un panorama succinct sur la ville et sa banlieue. A propos de ces parcs, on peut y observer la faune locale (des zozieaux de taille et chant différents, des cygnes, des canards ou encore des pitits nécureuls), mais surtout, on reste baba devant leur nombre et leur grandeur (ça nous change de notre candidate à la capitale européenne verte tiens⁵). Ils forment de petites poches de tranquillité où il fait bon souffler et dormir une heure à l'abri de l'agitation touristique. Ces touristes, parlons-en ! Qui sont-ils, où vont-ils, dans quel état est l'air ? L'air est respirable (encore un coup d'œil à la ville de Lille, ça commence à se voir que ma capacité à faire des comparaisons est limitée). Les touristes sont d'un part asiatiques (à la louche, 20%), quelques français, anglais, italiens (10%), des espinguouins plus nombreux et

5 Ici, l'auteur fait référence à sa ville, Lille, qui prétendait sans honte à ce titre, mais aussi sans succès. [N.d.T.]

groupés (20%) mais surtout – la guerre n'est-elle pas terminée ? – russes ! J'avais remarqué, non sans surprise, cette tendance à Barcelone en février (ce à quoi ma belle-doche, russe de son état, m'avait dit que oui, Barcelone ça faisait de l'œil aux russkoffs pour son soleil et sa plage), mais ils sont partout ces fous ! Et autant à Barcelone, on les voit venir à des kilomètres (c'est simple, il faut chercher des blancs qui tirent une gueule de trois kilomètres, habillés comme des ploucs), ici mes aïeux, ils passent totalement inaperçus : ils sont (historiquement et/ou pratiquement) chez eux. C'est à se demander si ce sont les tchèques qui copient le physique russe ou l'inverse, s'entraînant dans une spirale de médiocrité. Et où vont-ils ces touristes ? Eh bien ils s'agglomèrent comme des chancres autour des plaies historiques. C'est simple, depuis notre sortie du métro, on se retrouve pris dans une ruée aux monuments à voir. Et ça défile, ça paye dûment son droit d'entrée, ça fait gentiment la queue sous le cagnard (oui le soleil tapait sec en ces jours printaniers d'avril), ça écoute des guides fendant les foules tels des Moïse guidant des errants vers le pays d'une nouvelle race sans terre, le touriste, partout chez lui et à la fois nul part), ça s'arrête à chaque marché dit « traditionnel » (où on peut manger son goulasch et sa saucisse fumée à toute heure et faire glisser le tout avec une bière dite « locale »), bref, impossible de se perdre dans cette mare à purin, il n'y qu'à tendre l'oreille ou écouter les émerveillements placides issus de la masse pour retrouver son chemin, celui que nous vendent les guides Routard©, (décidément!) et consorts. Là où Prague fait dans l'original, c'est que certes elle a ses monuments pour elle, mais si on y flâne assez, on finit par trouver un charme certain à la plupart de ses rues. Ici, l'architecture est un mélange qui n'est pas sans m'évoquer Berlin (ses longues, larges avenues rectilignes avec de la grosse bâtisse héritée de l'après-guerre), Vienne (pour ses façades classiques) ou même Madrid, pour ce mix néo-baroque rococo (les férus me corrigeront sur l'appellation contrôlée) qui plaît à l'œil par ses couleurs pastel sans que les fioritures viennent faire trop fouillis. Et entre deux de ces façades, ils ont eu la belle inspiration de planter une église, et une autre fois ce sera un brin de verdure, puis de nouveau une église (juive ou orthodoxe cette fois), et puis on tombe à un moment forcément sur un pont, et cætera. On circule là-dedans en métro, en tram (les plus vieux ont un cachet indéniable), ou à patounes (comme ce fut le cas pour votre serviteur, et bien avant lui Jésus). Le jour de mon arrivée, j'ai tenté de quadriller la vieille ville, la grand-place locale, le quartier juif, ses alentours avant d'avoir définitivement les crocs (pour tout petit déjeuner une tartine beurre confiture de fraise et une banane avant d'embarquer, évidemment, je commençais à voir trouble, chaleur aidant). J'avais repéré dans mon guide du Routard© (toujours le même) une adresse à pas cher dans le coin, un vietnamien en bordure de zone touristique. Alors vous me direz : mais qu'est-ce que ça veut dire de manger chinois à Prague ? Regardez un peu la gueule de la cuisine d'ici et vous comprendrez pourquoi on vend tout sauf ça aux touristes. Manque de pot pour moi, entre l'édition 2016 (entre mes mains) et la violente réalité, le viet avait plié bagage. Je consulte l'internet mondial à la

recherche d'une solution, d'un cousin à lui pas loin, et les avis négatifs de clients récents pleuvant comme la mousson sur son riz (l'image est imparfaite mais je n'ai rien de mieux sous le coude concernant l'asiatique), je décide de poursuivre ma route. C'est la faim au ventre que j'entre dans une errance. Je décide de m'éloigner du centre et après quelques minutes de marche hagarde, je me retrouve nez à nez avec une imposante et étrange sculpture mouvante. Placé devant un centre commercial (niveau symbolique ça se pose là), ce visage de Kafka est découpé en 42 étages (43 en tout bien sûr) miroitants qui tournent de manière à décomposer et recomposer aléatoirement la figure de l'auteur pragois. Passée la curiosité, mon museau flaire une bonne odeur au coin de cette même place, une sorte de cantine dans laquelle s'engouffrent les travailleurs, et m'incite à y rentrer. Sur un plateau métallique, façon kolkhoze des seventies, je déambule le long d'un buffet, d'où l'anglais se fait absent des étiquettes décrivant les différents mets, à la caissière en bout de chaîne. Au final, après un peu d'aventure dans le choix de mes aliments, la cuisine de Dhaba Beas (c'est une franchise végé !!! qui l'êut cru, moi, dans une merde de chaîne de resto vegan pour travailleur moldave!) est un peu trop salée mais son gratin dauphinois (ou sa traduction dans la langue de Koller) fait plaisir. Après cette halte, je reprends la route et décide de m'inquiéter de mon sort pour la soirée, la maitresse de logis n'ayant toujours pas répondu à mes multiples appels au secours. Alors à ce moment, je me dis « prenons la route pour arriver à son adresse en fin de journée et nous aviserons ». Toutes les pauses et moindres arrêts sont bons au final pour retarder l'inévitable. Je fais des haltes dans chaque jardin public, me prend à observer en détail les nombreux édifices en chemin, fait demi-tour afin d'être certain de n'avoir rien oublier, vais jusqu'à dénicher un transat dans l'arrière cour de Saint Jean-Népomucème-sur-le-rocher (y'a des noms pas évident à porter de nos jours quand même), qui comme l'indique son blaze, surplombe de son rocher la Vltava. Ma fatigue et ma langueur sont telles alors, que j'ose m'endormir une bonne heure. La suite du périple passe par un petit et plaisant jardin botanique, ici plus guère de touristes, j'ai enfin affaire à du local. Sur la route, plus loin, j'aperçois des bâtiments abandonnées à flanc de colline et l'idée me vient – dans mon délire – que je serai peut-être amené à y passer la nuit. Je me ragailardis pourtant de suite, moi, mes dix milles couronnes vivantes, jamais je ne me laisserai coucher dans un taudis ! Ma pingrerie est maintenant connue, mais elle connaît enfin ses limites. Alors que la fin de journée arrive tranquillement, j'approche du logis payé et promis. Mes coups de téléphone successifs furent vains, je restais sans réponse. Deux stades de clubs pragois se font suite : le Bohemians (dont on a l'impression de pouvoir fouler la pelouse pour faire un foot avec les copains en quelques pas) et peu après, le Slavia Stadium, vraisemblablement le plus gros club de la ville, actuel leader de la ligue où se comptent pas moins de quatre clubs de la capitale (Bohemians, Slavia, Sparta et le Dukla, bons derniers). Arrivé au bas de l'immeuble après une longue remontée d'une avenue interminable (et

dont les seuls points notables sont les précités stades et un supermarché Lidl⁶), le hasard faisant bien les choses, m'indique que le panneau où devrait se situer les sonnettes des résidents a été arraché. Il en faut plus pour me démonter et quand une jeune fille peu farouche passe à portée de voix, montrant l'intention de s'engouffrer dans l'immeuble au moyen d'une clé, ni une ni deux, je ne me le fais pas redire, j'accroche mon wagon à sa locomotive, lui expliquant de fort belle manière ma peu enviable et misérable situation, mail de réservation pour étayer mes propos à l'appui, afin qu'elle ne doute pas de la bonne foi du pénitent s'offrant à elle. La jeune personne, confuse, déclare pourtant sous serment n'avoir jamais entendu parler d'une Anna V⁷ ni n'avoir jamais vu de « rousse » dans l'immeuble (je tenais cette unique information de la photo de profil de la personne sur la plateforme d'hébergement entre particuliers). Malgré tout, parvenant au seuil du grand escalier où ma bienfaitrice me guide en m'assurant que je n'ai aucune raison de m'inquiéter et qu'ici, à Prague, on trouve toujours une solution pour tout, nous regardons ensemble la répartition des locataires près des boîtes à lettres de l'immeuble. Miracle, je trouve ma logeuse au numéro 14, remercie ma sauveuse et vole au troisième étage, palier de quatre appartements, et je tambourine du point à la porte idoine. Après quelques dizaines de secondes, la personne vient m'ouvrir en me présentant deux yeux de merlan frit. Je me présente, puisque la situation de status quo gênant semble l'imposer et que mon interlocutrice refuse de me comprendre. Mais alors là, pour un bien, j'vais vous la faire en mode saynète, avec le dialogue et les didascalies afin que vous puissiez la rejouer chez vous :

(Décor : un palier austère où un bon coup de peinture de la part du syndic serait le bienvenu sur les murs, où des câbles électriques pendent du plafond et où une chaise de facture sommaire et métallique sépare les deux portes de gauche, de celles de droite, de part et d'autre de l'escalier)

Alexis (dans un anglais limité car n'ayant vécu dans un pays anglophone malgré des racines auxquelles il tient profondément, il est fatigué, excédé, et il porte un sac à dos indiquant qu'il est en éternel transit)

Hi, Anna right ? [Bon, j'entends déjà des manifestations dans le public, je vais traduire directement vers le français pour mes lecteurs limités] Salut, Anna c'est ça ? Je suis Alexis pour le AirBnB© !

Anna (physique disgracieux, embonpoint, vilaine peau, aussi laide que brave comme on va le voir)

Pardon ? Je ne comprends pas.

6 Ici, je me permets une courte parenthèse de parenthèse, alors ce sera une note de bas de page concernant les supermarchés tchèques. Dans la vieille ville on trouve les équivalents de nos Franprix ou Monoprix (même si ça reste toujours un chouillas moins cher que chez nous), par contre, en poussant en dehors du centre, on tombe sur des Billa, des Penny Market et des Lidl qui eux, sont vraiment un petit paradis pour avare. [N.d.A.]

7 Nous avons choisi de taire le nom des personnages cités afin que ceux-ci ne reçoivent en aucune façon une éventuelle représaille ou vengeance cruelle de la part d'un lecteur justicier autodidacte. [Note de l'éditeur]

Alexis

Euh... le AirBnB©, l'appartement... j'étais censé dormir chez vous ce soir et demain.

Anna (*confuse*)

Comment ? ... je ne savais pas.

Alexis

Eh bien... euh... c'est bien vous qui m'avez répondu par mail non ?

Anna

Quel mail ?

Alexis (*s'applique sur son GSM à retrouver la conversation sur le site de AirBnB©*)

Ici, voyez... c'est bien vous non ?

Anna (*lis furtivement*)

Oh... je vois... c'est déjà ce soir ?

Alexis (*tombe des nues*)

... oui, comme vous le voyez.

Anna (*de plus en plus embarrassée*)

Oh... eh bien, je suis embêtée, ma mère ne devrait plus tarder à arriver et elle reste avec moi tout le weekend [nous étions un jeudi]

Alexis

... d'accord mais et moi ?...

Anna (*semble ne pas comprendre le problème*)

Vous ?

Alexis

Eh bien j'ai déjà payé pour cette nuit et la suivante.

Anna

Ah bon ?

Alexis

Oui, c'est comme ça que ça fonctionne, le client paye et réserve, le site bloque l'argent et rémunère le logeur s'il n'y a pas eu de problème, mais là, visiblement, il y en a un, de problème...

Anna (*s'excuse*)

C'est la première fois que je fais ce genre de chose, je suis désolée, je suis dépassée...

Alexis

...

Anna

Et vous ne connaissez personne à Prague pour vous loger ?

Alexis (*agacé*)

Non, c'est bien pour ça que je viens ici, sinon je ne serais pas là.

Anna

Oui, bien sûr (*commence à être dépassée par les événements et montre des signes de faiblesse*)

Alexis (*il sent la faille défensive et insiste en véritable attaquant*)

Qu'est-ce qu'on fait ? J'ai payé moi... [ooh, il choisit de la faire culpabiliser le margoulin]

Anna

Je suis vraiment désolée, j'essaie de réfléchir à une solution.

Alexis (*s'assit sur la chaise derrière lui, histoire de dire « j'y suis j'y reste »*)

Ok, ok, prenez votre temps !

Anna

Ecoutez, donnez-moi quelques minutes, je vais passer des coups de fil et appeler ma mère aussi.

Outre l'étrangeté de la situation, le fait qu'elle campe à sa porte et à aucun moment ne m'invite à rentrer ou encore, n'aie pas à un seul instant pensé à consulter ses mails ou répondre à son

téléphone (car elle avait bien reçu mes appels), me laissait plutôt perplexe quant à l'attitude panique de ma logeuse de 28 ans. Pourtant, elle revint à moi une dizaine de minutes plus tard et après plusieurs appels infructueux, elle trouva une copine tchèque d'un quartier proche (au sud de la ville soit une grosse quinzaine de minutes via deux trams) daignant m'accueillir pour la nuit. Ne parlant pas l'anglais, elle demande en revanche expressément à Anna de rester passer la nuit en notre compagnie afin d'assurer la traduction, au cas où nous aurions eu des choses à nous dire. La suite, pour faire court, se déroula sans accroc. J'acceptais cette unique solution de logement sans rechigner et Ada, ma nouvelle logeuse, m'accorda à tel point sa confiance qu'elle laissa Anna repartir chez elle et céder aux caprices de sa mère qui pleurait déjà son absence. Avant de nous quitter, Anna me fit savoir qu'elle ferait dès le lendemain matin tout son possible pour trouver un logis pour la nuit suivante car en effet, Ada partait peu après moi, rejoindre sa famille ailleurs dans le pays. J'étais soulagé, j'avais une banquette de canapé pour moi, ainsi qu'un plaid : c'était mieux qu'un squat ou un bâtiment désaffecté.

Passons à la seconde journée pragoise si vous le voulez bien. Après un réveil en douceur, je me tins prêt à honorer mon hôtesse (et je ne parle pas de droit de cuissage) car celle-ci m'avait préparé la veille une petite assiette sur laquelle trônaient quatre muffins tout choco de sa confection. Me rappelant des règles de bienséance pour invité, le jour précédent point en appétit, au matin le ventre réclamant à corps et à cris, je donnai à Ada (et avec de l'ardeur) satisfaction et fis des quatre gâteaux mon petit déjeuner. La veille au soir, avant de partir également, Anna m'avait signalé la présence d'un joli château pas très loin d'ici, avec panorama sur les ponts en sus, c'est donc vers cette direction que j'orientais mes pas. Descendant les rues, je finis rapidement par tomber sur les quais de la Vltava⁸ avec plus haut la fameuse colline fortifiée de Vysehad et une grosse église. Des remparts offrent une vue sympathique (mais nous verrons mieux plus tard) et le cimetière au pied de l'église cache en fait, figurez-vous, la tombe d'Anton Dvorak ! Que le hasard fait tout de même bien les choses en réunissant deux fameux mélomanes tels que nous, aimant faire claquer les watts. N'ayant plus rien à foutre là, après m'être passablement recueilli, ma chevauchée continue (ça c'est Wagner, je sais) et je remonte le fleuve⁹ en direction de la fameuse petite chiée de ponts visibles. Si mon idée première était de me pointer relativement tôt sur le pont Charles afin d'éviter les nuées de nuisibles, le projet était à l'heure où j'atteignais le premier des ponts, déjà compromis. Ma décision fut alors de me contenter d'errer dans le quartier historique de l'autre rive en passant visiter les deux

8 *A ce propos, je tiens tout de même, encore une fois, à féliciter mon sens de l'orientation hors pair. N'étant pas en général d'une grande modestie, j'ai pensé que cette fois-ci, je pouvais lui rendre un hommage vibrant par ces quelques mots. Tu nous as tiré de bien mauvaises situations, merci. [N.d.A.]*

9 *Ici l'Auteur s'égare. Il est vrai qu'il est passablement ardu de définir si l'on remonte ou descend un fleuve mais selon toute vraisemblance, l'Auteur fait la confusion suivante, qu'il décrit dans ses notes : « C'est tout un brin. Je ne sais jamais vraiment quoi dire, descendre, monter tel cours... Parce que si je suis le fil de l'eau alors je descends la Vltava mais je la descends en remontant vers le nord, cela n'a aucun putain de sens ! Le monde est chaos, tout savoir est futile. » [N.d.T.]*

petites îles sur le chemin, accessibles depuis les dessertes des ponts, puis continuer vers Mala Strana (littéralement, « l'autre rive » dans la langue de Nedved), petit quartier charmant si on ferme les yeux suffisamment, se bouche les oreilles et se pince le nez pour éviter tout le tintouin que peut engendrer la fièvre touristique (la fameuse « turista »). Une répétition d'un groupe de jazz m'arrête quelques minutes dans une arrière cours donnant sur les quais. Ma route se poursuit alors jusqu'à tomber sur le musée... Franz Kafka ! Incroyable mon Dieu ! Un musée consacré à un auteur qui va bientôt fêter ses cent ans de disparition (enfin, ce sont ses ayant-droits et tous les gens qui se font des gros sous sur sa poire qui vont la fêter – l'ayant lu ou non) et dont il nous reste si peu. Il est pourtant dit (mais je ne suis pas allé vérifier ces sources, piètre journaliste que je suis) que le musée aurait retrouvé (voyez l'utilisation de conditionnel, je parle sous réservoir comme dans les médias) des bouts de correspondance et aurait réussi à broder plusieurs salles pour donner une idée de ce que pouvait être la vie d'un dépressif travaillant dans la bureaucratie des assurances au début du XXe siècle, mais qui, pour liquider sa morosité, écrivait des petits trucs à droite à gauche, bon, qui ont fini par marquer leur temps (l'Histoire veut, si vous ne le saviez pas, que son meilleur ami, Max Brod, ne respecta pas le vœu du mourant Kafka, désirant brûler tous ses écrits, et plus loin encore, décida de les faire publier avec intérêt, le grand intérêt que l'on sait rapporter maintenant). Mais ce qui m'a le plus intéressé en fait, c'est le magasin du musée Franz Kafka. On entre sur du AC/DC (Highway to Hell, non mais ça se pose là en absurdité, je dois m'attendre à l'enfer si j'écris moi aussi ? Haha ! ... en scred, si j'ai mon musée rue Négrier, p'tete bin que j'accepterai) et devant nous, s'étale une certaine forme de génie : savoir tirer un maximum de profit d'une quantité limitée de matière. On trouve des aimants pour le frigo, des marque-ta-page Kafka pour lire du Kafka naturellement, des boules à neige, des stylos (c'était un écrivain vous comprenez?), des cartes postales, des tshirts, des porte-clefs, tout l'attirail qu'on puisse coller au musée Picasso, Lady Di ou celui du peintre Rico Boulet ! Chose intéressante tout de même, c'est qu'on a consacré un pan de mur à Mucha (pas mon chat, Misha, mais Mucha, Alfons, le peintre art nouveau) qui a pourtant son musée, lui aussi, sur l'autre rive. Allez comprendre, peut-être étaient-ils bons amis ? Les directeurs de musée je veux dire, pas les artistes, hahaha, quelle blague ! À la sortie, autre coup de couteau mesquin sur l'autre monument de la littérature tchèque : Hasek et son personnage guignol de Chveïk deviennent le logo et l'image d'un restaurant... Je ferme les yeux plus fort, remonte au nord et me tourne vers un parc massif où se trouvait, dans l'ancien temps, Staline Square (maintenant disparu le Djougach') et qui est surtout connu maintenant 1) pour être un endroit paisible, surplombant la ville, où écluser ses binouzes pépouz 2) pour être un spot de skate internationalement reconnu. J'arrive sur les coups de midi : pas un rat. Je fais machine arrière, passe par les jardins royaux par lesquels ils se trouvent qu'on peut rejoindre le château (celui de Prague, pas celui de Kafka, quoique...). Je me fends un chemin parmi la cohue, remonte le courant telle une truite (dont j'ai l'œil vide et la peau

luisante présentement) car en fin de compte je suis rentré par là où tout les chemins touristiques finissent et les gens sortent, et moi, je sors donc naturellement par là où ils font la queue pour rentrer. Je m'arrête enfin au seuil du pont Charles, histoire de, quand au moment où je pose le pied pour dire de commencer ma traversée de ce dernier, deux rangs guidés par deux spartiates (qui ont troqué leur lance pour un porte-étendard aux couleurs de leur compagnie de guide) me font face, formellement face, tel un roc, envahissant le pont en direction du château, moi dans leur ligne de mire tel un de ces animaux brillants et hagards pris dans leurs phares. Je ne pouvais plus supporter d'assaut supplémentaire après une poignée d'heures passées à décliner les offres des rabatteurs de restaurants, des marins d'eau douce, des échoppes touristiques et j'en passe, non, je fuis au sud avec ma peur au ventre (qui s'avérera être de la faim quelques minutes plus tard). Là lecteur, assis-toi convenablement, car tu ne vas pas en croire tes yeux. Moi, auteur, toute ma vie durant, j'ai éminemment chié sur la tête des vegans, en long, en large, en moustache d'Hitler. Eh bien oui, j'avais fourbement vérifié au préalable, et oui, un Dhaba Beas se trouvait plus bas. Je m'étais mis dans l'idée qu'un plateau avec une grosse part de gratin et un brin de carottes râpées pour la couleur, me ferait du bien, oui, je l'avoue. Eh bin tu sais pas la plus belle lecteur ? C'était bien sûr fermé ! Un vendredi ! La raison était inscrite en tchèque, mais qui sait encore le lire de nos jours ? Ô, bien peu de monde... Alors je me suis rabattu sur un falafel, double sauce spicy pour crâner auprès du chef, mangé sur un banc de clodo. Le reste de l'après-midi fut dépensé dans une ascension de la colline de Petrin, fameuse pour son funiculaire, son planetarium, sa tour de Petrin (une mini tour Eiffel) et une abbaye que je n'ai pas cherché. Oui, j'ai préféré, encore une fois, m'allonger dans l'herbe et profiter du soleil une paire d'heures. A mon réveil, sans nouvelle d'Anna, je décide néanmoins de retourner sur la rive d'en face et tandis que je dépassais le jardin botanique de la veille, je reçus de ses nouvelles, à savoir : sa mère qui devait rester tout le weekend était finalement repartie, j'étais attendu dans la chambre que j'avais loué ! Alléluia ! Après un arrêt, édifiant à bien des égards, un repas composé de taboulé et de smoothie (à ce stade, j'envisageais de faire mon coming out veggie), je rejoignais finalement mon lit.

Nous voilà samedi, l'impératif est simple : pour midi, je dois me présenter à la gare routière Florenc et embarquer vers Brno, seconde étape de mon voyage ? Petit déj' frugal ingurgité : tchèque¹⁰ ! Vers dix heures, je quitte l'appartement et prends la direction de cette gare que je situe mais à laquelle je n'arrive pas à accéder. Finalement, ayant encore du temps devant moi, je retourne faire un tour du côté de par là où j'étais arrivé, la station de métro Muzeum. Les avenues piétonnes (sorte de Champs Élysées avec toujours ces marchés de vente de bouffe et de craquemerdes) sont littéralement bondés. Une heure plus tard, j'étais dans un bus m'emmenant loin de ce chahut et dans lequel je cétais petit à petit au réparateur sommeil.

10 *Promis je la ferais plus ! [N.d.A.]*

Lettre 2 : Brno, l'ours acrobate ?!

Cher tous,

Ceux qui ne sont pas familiers avec le cartoon de la Warner, Bugs Bunny fait son cirque, ne paneront pas grand-chose à la référence glissée dans le titre. Les autres me croiront volontiers quand je leur dirai que c'est à peu près tout ce que j'ai pu trouver en matière de titre pour dire quoique ce soit de « profond » sur cette ville. Alors commençons par écouler nos quelques cartouches de poncifs et d'informations générales sur Brno (prononcer Beurnö).

Je me réveille à bord d'un bus en approche de la deuxième plus grosse ville de la Tchéquie. Si Prague est au centre de celui-ci, Brno se situe dans la diagonale Sud-Est. Mais la première chose que notent mes yeux, c'est le pare-brise responsable du génocide d'une bonne partie de la faune locale. Après ça, ils se déportent sur les abords de la ville et relèvent des dizaines de barres d'immeubles colorés des années nonante/quatre-vingt qui peuplent les hauteurs de la ville. Celle-ci est très étendue pour ses 400 000 habitants. Globalement, à part son château, ses édifices religieux et le second plus grand ossuaire d'Europe qu'elle abrite (j'imagine que les égouts de Paris sont le premier), eh bin on se fait chier. La ville monte et descend comme Prague mais ici, une désagréable impression fait son trou dans notre tête : les rues sont pleines de magasins (on passe du H&M au marchand d'art, de la boutique luxe au kebab/pizza sans ciller) et passablement vides. Circonstance atténuante devant être relevée, nous sommes un weekend de fêtes pascales et nous ne verrons peut-être pas la ville sous son meilleur jour (passant d'un samedi au lundi de Pâques, de vie moribonde à trépas – et je ne sais pas au final si je ne préférerais pas les magasins ouverts). Dans un premier temps, je me mets en devoir de rejoindre mon auberge de jeunesse, réservée pour deux nuits. A une grosse quinzaine de minutes du centre, au milieu d'un désert humain de rues résidentielles et d'immeubles décatés s'érige (comme j'y vais fort...) le Ruta 80 Hostel. Pourquoi 80 ? Sans doute pour la passion que voue son tenancier pour les années 80 ? J'ai de mon vivant rarement vu décoration plus dégueulasse (rappelons que je hais les années 80, ses boîtes à rythme, ses synthés, ses peroxydées, et son sida galopant). Il faut imaginer que sur un tournage on demande à un chef déco médiocre et peu inspiré : « Christian, tu sais nous faire une chambre d'ado qu'a pas baisé dans les années 80 ? » Se côtoient posters de boys band, Kiss, et Queen (vous me direz, c'est aussi des boys band quelque part), des vinyles nazes et inconnus collés au mur (alors que les vinyles étaient déjà has been à l'époque), une veste à strass et un jean déchiré punaisés (je ne sais pas à partir de quand l'Ordre du Mauvais Goût a décrété le jean officiellement décoration murale de secours) et des affiches de grands classiques du cinéma américain tels Terminator, Ghostbusters ou encore Back to

the future. Mes biens mis sous clé, le gérant me montre, plan à l'appui, un parcours dans le centre ville qu'il me reste le temps de faire en cette fin de journée. Je m'exécute et je me rends au château de Spilberk (qui date du XIIIe siècle mais qui a été reconstruit au XVIIIe pour servir de prison dans le royaume des Habsburg). Puis les églises défilent et se ressemblent, les places sont relativement ignobles, le portail de l'office touristique, orné d'une massive sculpture de petites flèches dont la centrale semble faite d'une matière molle étant donné la dangereuse inclinaison qu'elle prend, a créé cette légende de l'artiste impayé et vengeur à laquelle son œuvre vient rendre justice. Non seulement la ville n'est pas très intéressante comme vous l'aurez compris, ne révèle pas de charme véritable, mais en plus, avec la tombée du jour et la fermeture des commerces, la voilà qui se vide de sa « substance » ! Décidant de ne pas m'avouer vaincu pour si peu, je remarque un bar jouxtant un kebab au prix dérisoire et vote à l'unanimité l'issue d'un débat houleux avec moi-même : dois-je mettre fin à ma mascarade de vie veggan ou commanderai-je une petite salade verte ? Vous le savez, pour un prix modique, je n'ai jamais dit non à un caca mou. Le match commençait dans une bonne demi-heure, aussi, c'est sur les marches d'un théâtre que j'observais pour tuer le temps (avant que ce ne soit lui qui blablabla...) des skateurs qui patinaient quoi... Je fus assez surpris pendant ces deux jours et demi du nombre de jeunes planchistes en Tchéquie, mais je reviendrai plus tard sur ce point. Le match allait commencer, je m'installais à une table (il y avait trois peigne-zisis dans le rade) et commande une bière d'un air bonhomme. Je ne l'ai pas mentionné nul part mais la bibine, ici, c'est aussi sacré que Jean-Paul 2 en Pologne. On boit tôt (10h30/11h, à partir de 15-16 ans), canette, bouteille, verre en plastique à emporter provenant d'un bar ou dans une choppe sur une terrasse. Le demi litre de pression peut se toper avec un peu de flair à 50 couronnes (soit 2€20) et puis merde quoi, je cède aux sirènes de tous ces blaireaux qui viennent en République Tchèque pour boire de la bière ! Le prix y est fixe mais on les distingue à leur degré d'alcoolémie. J'y trempe les lèvres et sans surprise, je n'aime toujours pas ça¹¹, attendant patiemment le coup d'envoi du Barcelone/Real Sociedad promis à l'entrée. Quand soudain, que vois-je sous mes yeux ébaubis ?! Le Schalke Nul Vier face à Hoffenheim ? Je m'insurge, je crie à l'imposture, on ne veut rien entendre du côté décisionnaire à la télécommande, on ne veut rien comprendre, c'est sans doute mieux de voir ces animaux boches (encore une histoire de regrettés occupants) se rouler par terre comme des épileptiques et jouer comme des singes. Résultat : 0-1 à la mi-temps, mon godet vide, je m'efface rapidement et m'en retourne à l'auberge. Là, un voisin de chambre, Dominic pour ne pas le nommer, polonais de son état, se prend à me faire la conversation à mesure qu'il tête ses bières. Celle-ci dérive rapidement sur un sujet qui, je le sens, lui tient particulièrement à cœur, et après m'avoir exposé un chapitre de ses destinations européennes préférées (à savoir Bled en Slovénie,

11 *Sur ce point, l'auteur n'est pas clair et ne révèle pas à son lectorat si la bière est, comme on l'entend souvent, meilleure là-bas, ou non. Le mystère reste entier et nous vous invitons à vous faire votre propre avis sur la question. Tapez AVSD en code promo sur votre prochaine réservation de billets à destination de Prague ! [N.d.T.]*

Wroclaw en Pologne et ... Brno, ici-même, pour je ne sais quelle diable de raison quoique celle-ci, m'est avis, doit tourner sans doute autour de la bière), Dominic vient à me parler de sa patrie. Et que l'Europe c'est une arnaque sans nom ! Les allemands des chiens du Kapital et des vautours, qu'aucun traité de paix n'aurait été signé entre la Pologne et les schleus ce qui fait que ça pourrait très bien être le bordel sous peu ! Que des Polonais nés en Pologne, avant la guerre, et dont le territoire a été annexé par un autre pays (pour ne pas citer les voisins ukrainiens) se retrouvent expulsés de chez eux, apatrides ! La faute à cet enclé de Staline qui a démantelé le puissant empire polonais ! Ô qu'il était vaste et majestueux... A ce moment, il lui prend de me montrer sur l'écran de son téléphone mobile les différentes évolutions des frontières de son pays depuis le le moyen-âge, et effectivement, c'est édifiant et je ne peux qu'abonder dans son sens : « Salauds d'étrangers !!! » Arrivé au litre cinq – soit la troisième bouteille – Dominic n'élève plus la conversation et ressasse le passé qu'il n'a pas connu. Il est tel un krouchtiki bloqué au milieu d'un gosier¹², il ne progresse plus, s'embourbe et s'étouffe. Il lui faut une bonne rasade de bière pour faire circuler le tout, et hop m'sieur l'agent, encore une que les ukrainiens n'auront pas ! Je prends congé de lui poliment, excusant volontiers une ivresse morose : les alcooliques polonais, eux-mêmes, ne sont plus ce qu'ils étaient... Je me fonde dans la couchette du bas d'un châlit de métal rudimentaire de notre chambre de huit couches (sans doute un héritage des maîtres de la concentration en chambre). Mon voisin du dessus est Nick, un australien avec un accent anglais à couper au couteau (à tel point que je le pensais teuton en visite d'inspection des sus-mentionnés châlits) et à mes pieds se trouve une russe tire-la-gueule du nom de Tatiana, qui a passé une très bonne soirée en position latérale de sécurité, repliée sur son GSM, branché sur la prise secteur. Je rejoins cette joyeuse compagnie et en route mauvaise troupe pour une folle nuit ! Il est environ 23h, j'ose espérer m'endormir (quel naïf) et nous étions alors trois alités, Dominic finissant vraisemblablement sa dernière binche dans la pièce mitoyenne. Et jusque deux ou trois heures du matin, naturellement, ça a défilé au compte goutte, d'autant plus que notre chambre se trouvait être l'unique chemin d'accès d'un second dortoir de trois lits. Mais le plus fort n'est pas là, car quand bien même de jeunes gens bourrés vont se coucher à pas d'heure (c'est un peu la coutume des auberges de jeunesse après tout), qu'ils se prennent les pieds dans le tapis, la porte, le montant du châlit, jurent, oublient d'éteindre la lumière, se hurlent dessus d'une pièce à l'autre comme si la communication semblait mauvaise, ces gens finissent par aller se coucher. Le pire reste à venir : les ronflements. Vous l'aurez remarquer, ce n'est pas dans mes habitudes d'en faire des caisses, mais jamais, jamais de ma vie, je n'ai assisté à un tel vacarme, un tel bordel de ronflement ! Et le chef d'orchestre, que je tiens pour anglais (oh ! ... mon pays!) y était pour beaucoup dans la représentation. A ce niveau-là d'ailleurs, ce n'était plus une tare, c'était de l'art ! Un don de maîtriser à tel point son instrument ! Un niveau de décibels à faire trembler les

¹² *Encore une illustration du pauvre sens de l'image et de la métaphore de l'auteur... vous n'avez pas idée de ce que ça peut être pénible de traduire les babillages d'auteurs sans talent. [N.d.T.]*

murs ! Et un sens de la mélodie... laissez-moi seulement essayer de le retranscrire : ça commence comme un bon gros ronflement (vous avez le nez pris et vous êtes bourré, vous dormez sur le ventre, ça peut arriver), ça enfle jusqu'à devenir véritablement tonitruant et puis paf, un soupir, et ça repart de plus belle, mais un poil plus aigu et ça finit par tonner, ça finit par exploser et puis rien quelques secondes, avant qu'un petit filet de flûte signale la sortie de l'artiste, un salut au public, et il se prépare à un nouveau numéro, un autre concert quelques secondes plus tard... Au matin, je n'étais plus que l'ombre de moi-même. J'étais à cran, détestant (et ayant eu le temps de détester) la terre entière, anglais ronflants, ou tchèques ayant permis le massacre de ma nuit, c'est la gueule enfarinée que je me présente au petit-déjeuner et où on me demande si j'ai « bien dormi ». J'ai noyé ma tristesse dans deux œufs au plat et une wurst¹³ dont l'emballage figurait une silhouette aguichante avec à ses pieds ce message : « déshabille-moi ». Subissant déjà un état de fatigue avancée à peine la journée commencée, je ne planifie rien de sportif et suis de nouveau les recommandations de l'hôtelier car ayant déjà rôdé le centre ville la veille, je ne me voyais pas y remettre les pieds. J'attrape à la sortie de l'auberge un tram et je descends à son terminus, à l'autre bout de la ville où un lac a été construit. Il est par comparaison bien plus grand que le Lac du Héron que nous connaissons par chez moi et a pour particularité que l'on ne peut pas en faire le tour à pieds car il est situé sur un cours d'eau et qu'aucun tchèque n'a pensé à y construire un pont pour créer une boucle de ballade tout du long. Je me suis donc promené, entre les pêcheurs venus taquiner la carpe et les rares baigneurs, entre les familles venues profiter de leur dimanche et les couples venus se dorer la pilule. Le lieu est dans un premier temps rempli de vendeurs de saloperies à boire et à manger que la populace s'enfile à longueur de journée. On y trouve également un tas d'attractions pour les enfants (du karting au saut à l'élastique sur trampoline, de la fête foraine au mini-golf) ainsi qu'une série d'activités nautiques (location de barque et de pédalo ou encore une grosse navette desservant plusieurs quais autour du lac). Ma journée peut se résumer à du farniente, de la sieste et un pique nique de moins de quatre euros après un aller-retour succinct au supermarché. En rentrant à l'auberge en fin d'après-midi, je fais la connaissance d'un nouveau dormeur, Jean-Yves, travailleur français expatrié à Prague qui découvre comme moi la ville de Brno. Il ne faut pas beaucoup le pousser avant que celui-ci ne me confie qu'il n'apprécie pas du tout ni les deux villes, ni le pays, et qu'il le quittera à la première occasion. En revanche, il me vantera les qualités de Sofia, Liverpool ou Wroclaw d'où il revient d'un court séjour (encore cette ville polonaise) et qui l'a beaucoup et agréablement surpris. Je le quitte afin d'aller faire un tour en ville et me trouver un dîner. A mon retour, j'écoute quelques secondes la conversation qui réunit Dominic, Jean-Yves, Tatiana (qui ne parle que le russe, avec Dominic et un troisième), Zizi (on va l'appeler ainsi, je n'ai pas retenu son prénom, c'est lui l'autre russe, enfin... ukrainien, mais il ne faut

13 (de l'allemand) pour ne pas dire saucisse. [N.d.T.]

pas le dire trop fort, ça pourrait excéder des personnes dans la pièce, il est tennisman et il a 14 ans), et David, espinguin de Valence recommandant la visite de Séville, Grenade et Alicante (son coup de cœur). Leur jeu est simple, chacun doit énoncer le plus possible de références connues sur le pays de l'autre. Rapidement, je m'aperçois du niveau global des joueurs et m'en vais déclarer mon forfait ainsi qu'on le fait au poker : je me couche ! En l'absence du chef d'orchestre et de son second, c'est Dominic qui reprend le flambeau, mais juste histoire de ne pas nous laisser passer une nuit tranquille. Le lendemain, lundi de pâques, (l'ensemble des fêtes religieuses semble très respecté ici) est aussi mon jour de départ de Brno, mais d'ici 16h, je dois trouver à faire. Ce ne fut pas une mince affaire et je pense avoir poussé mon errance dans les recoins les plus morts et sinistres de la ville. Pour un jour férié, on peut dire qu'il était bien respecté puisque de manière générale TOUT était fermé et j'ai dû m'en remettre à une ethnie étrangère n'ayant rien à branler de la période sacrée de la renaissance de Jésus pour me désaltérer puis manger (merci les chinski puis les indouski). J'ai fini par prendre mon mal en patience dans une gare routière sale pleine de visages tendus et hagards jusqu'à ce qu'un bus me ramène à Prague pour aborder la dernière partie de mon voyage.

Lettre 3 : Le therme du voyage

Oh vraiment, hihi, là monsieur l'auteur, je vous tire mon chapeau ! Hihhi ! Quel jeu de mots rafraîchissant et fort à propos ! Avant de comprendre la signification de ce dernier, quelques mots sur l'escale furtive d'une douzaine d'heures à Prague, entre les villes de Brno et Karlovy Vary. Cette dernière est à l'extrême opposé de Brno (dans la diagonale Nord-Ouest du pays) presque à la frontière de l'Allemagne. Je profite donc de la capitale pour repasser une nuit chez Anna. Réveillé aux aurores, j'embarque dans un bus qui me déposera vers midi dans la cité thermale¹⁴ de Karlovy Vary, destination prisée des touristes. Cité thermale pour ne pas mieux dire nid à vieux richards, pour ne pas mieux dire encore, trou à vieux richards ruskoffs ! Anna me l'avait laissé entendre, la Crimée n'était qu'une diversion, un exercice sans doute, face à l'invasion russe organisée à Karlovy ! C'est à tel point que les spectacles proposés par les salles de divertissements miteuses sont russes, avec des comiques russes, et plus symbolique encore : les panneaux immobiliers « à vendre » sont ni en anglais, ni en tchèque, mais en russe... Vous me direz « une annexe de plus ou de moins, ils sont pas à ça près ces cons », et moi ça me rappellera toujours cette tirade fameuse de Ventura « les cons ils sont prêts à tout, et c'est d'ailleurs à ça qu'on les reconnaît ! » Mais revenons à nos affaires et à Karlovy Vary. La ville se découpe en deux axes. Le premier en large et le second en long. La première partie est celle que tous les touristes connaissent, construite sur la rivière Tepla qui vient se jeter dans un plus grand cours d'eau peu profond (l'Ohre, si ça intéresse kékun dans l'assistance)

14 *Et là, le jeu de mots du titre prend tout son sens non ? [N.d.A.]*

et c'est au XIV^e siècle, en remontant au sud mais en amont de la flotte (je crois que c'est ça non?) que s'est bâtie la cité thermale. En matière de cité thermale, de quoi il retourne exactement ? Eh bin, je dois bien m'avouer non-expert dans le domaine mais Karlovy Vary est réputé pour ses eaux (jusque là, pas de risque), ses spas, ses cures, ses bains, ses traitements, bref l'apparat complet qui va comme un gant au bابتou fragile ou qu'on vend au gogo qui a le teint pâlot et une chiasse carabinée. Alors je déboule au milieu des premières grandes rues passantes et piétonnes. J'y retrouve (mais tout de même moins, ma vocation journalistique m'oblige à le relever, dans un souci d'information et de transparence maximum au lecteur) la ribambelle de vitrines déplaisantes qu'on a l'habitude de voir partout, matinées de quelques échoppes plus luxueuses, de galeries d'art et d'autres à souvenirs. Alors me voilà à suivre docilement la foule du peuple ruski, entouré, il est vrai, par des bâtiments superbes, rudement propres sur eux, architectures baroques et classicistes, typiques du flouz que dégageaient les riches hypocondriaques qui en avaient ras la casquette de respirer le même air que leurs bouseux de serfs (ils seraient pas déçus du voyage aujourd'hui), somme toute, c'est un Marienbad de Resnais pour les plus cultivés d'entre vous, un Luchon avec le style et l'esprit choucroute-goulasch pour ceux qui en ont vu défilé (du pays, pas des soldats), ou St Amand-les-eaux façon quatrième Reich pour les enfants de ma région qui y sont restés. C'est du bel ouvrage, raffiné, avec de la couleur, de la mesure en démesure si je puis me permettre (on pourrait bien y loger un Sangatte par case, c'est dire!), des qui ont des mosaïques ou des statues de déesse avec des fontaines dans le jardin, bref vous voyez le topo : de la cahute cossue pour ces cosaques. Donc je déambule avec le croquant et puis je commence à un voir un, puis deux, puis dix et bientôt vingt avec une tasse entre les mains que je comprends pas d'où que ça vient ! Je remonte le fil à la source et il m'apparaît que le gadget en vogue est une tasse de porcelaine à Karlovy Vary. Soit. Y'a bien des patelins pires que ça, c'est entendu. Donc je les vois tous avec leur tasse qu'ils boivent pour ainsi dire de manière bizarre, par la hanse qui est légèrement prolongée en manière de paille, incluse au godet. Mais qu'est-ce qu'ils boivent ces animaux ? (vous avez deviné comme vous êtes là, moi je suis un peu lent) Et v'là t-y pas que je tombe sur une fontaine (oui, enfin, faut voir ce qu'on appelle fontaine : deux robinets dos à dos à une pierre tombale) qui crache ses filets d'eau auprès desquels tout le monde se rue pour y remplir son récipient fraîchement acquis. J'ai mené ma petite enquête à ce propos bien entendu, on trouve des tasses à des tarifs variant de 95 couronnes [4 euros environ] pour les modèles discount et le tarif le plus bas constaté, à une moyenne de prix proposés entre 150 et 190 couronnes. Qui dit clientèle de luxe dit aussi tasse de luxe, aussi doit-il exister des modèles non fabriqués par des enfants chinski mais des enfants hongrois, je n'ai malheureusement aucun prix à indiquer quant à ces produits supérieurs au public. Mais quid de l'eau ? Est-elle bonne ? Miraculeuse ? Maintenant qu'on se connaît un peu, vous savez que j'ai une sainte horreur de l'eau et bien que complet touriste, je n'ai pas poussé le vice jusqu'à tomber si bas. Je peux cependant dire

que l'eau fume en sortant du robinet et j'en déduis par là qu'elle est partiellement chaude (l'utilisation de tasse, les spas, c'est raccord pour fonder l'hypothèse), qu'elle semble couler en permanence et qu'il n'y a pas de restriction quant à la quantité à soutirer par tête bien que je n'ai vu personne venir y remplir son camion citerne. Il en existe une version commerciale (ce serait dommage!) vendue dans tout le pays, appelée Mattoni. Cette eau est particulièrement recommandée (je lis la brochure gratuite de l'Office du tourisme) pour les personnes souffrant de troubles digestifs et des membres locomoteurs. Après un petit bout de chemin, je décide de m'éloigner du troupeau en grim pant sur les hauteurs via des ruelles pentues et pavées. Je finis par trouver l'Hôtel Impérial qui par son architecture grandiose me fait indéniablement penser au Grand Budapest Hotel de Wes Anderson, puis continue mon chemin sans pousser jusqu'aux derniers domaines, estimant d'après mon plan ne rien louper. En revanche, ce que Dominic (souvenez-vous ! Le polack de l'épisode précédent!) m'avait dûment signalé, c'était la présence d'un minuscule funiculaire baptisé « Diana » et qu'il me recommandait de prendre, son prix dérisoire achevant de me convaincre du voyage. C'est parti pour un tour dans un engin unique au monde qui gravit 500m en cinq minutes (pour un tarif de 2,40€) et dans lequel moi aussi, peut-être, vais-je mourir tragiquement. Cinq minutes plus tard, il n'en est rien et j'atteins, sauf, le sommet du mont sur lequel se dresse une tour d'observation ancienne avec quelques 150 marches (Vysina Pratelstvi que ça s'appelle pour les amoureux de Scrabble) qui donnent droit à un superbe panorama à 360 degrés sur la ville et les forêts environnantes. J'effectue la descente par de petits sentiers dans les bois histoire de me régaler d'air pur avant de me taper un gros cheeseburger tout sale (il était 15h pour ma défense, et je mourrais, je hurlais!) et de reprendre la route car mon bus retour n'est que tard dans la soirée. Ayant relativement quadrillé la première partie de Karlovy Vary, je décide alors de pousser mes guêtres vers la seconde et là... c'est le drame. Au bout d'une de ces rues charmantes s'enfilent tarpin de barres à la sauce Aubervilliers-Drancy. En quelques pas j'ai franchi la limite qui sépare le monde russe du monde perdu¹⁵. Les immeubles bordant la voie ferrée font montre d'un degré certain de vétusté et de dénuement mais c'est encore pire quelques¹⁶ mètres plus loin où s'érigent deux ou trois ruelles uniquement composées de garages et cette fois-ci, ma curiosité (celle-là même qui rechignait à pousser ses investigations des tasses de luxe, la traîtresse) me fait pénétrer plus en avant ces travées. Du lot, j'en perçois un dont les portes sont ouvertes et me dirige subrepticement à son niveau. Et là... non je l'ai déjà fait, et c'est imbécile de ma part de gâcher un effet dramatique si rondement ménagé, mais merde : une famille vivait là-dedans! La télévision débitait son lot d'âneries habituelles sans frontières, et eux étaient posés dans leur canapé, un couple, la grand-mère et la petite fille, dans un couloir sans fenêtre de quatre mètres de large environ sur dix, qui ouvre sur une

15 *Que de références cinématographiques avec ce scribouillard, diantre ! [N.d.T.]*

16 *Je remarque que je dis beaucoup « quelques ». Il est vrai que je suis toujours dans la parcimonie, c'est ça mon problème sans doute. [N.d.A.]*

double porte métallisée. Je ne sais pas si c'est parce qu'inconsciemment je savais ce sur quoi j'allais tomber que je fus si choqué mais cela modifia du tout au tour ma vision de Karlovy Vary. A 700 mètres des rupins (sans doute faut-il en parcourir bien moins d'ailleurs), la misère. Mon après-midi s'est terminé par un tour des quartiers nord (RAS), un retour par les rues commerçantes et un plein de courses chez Lidl en vue de la pénible nuit à venir. Echouant dans un troquet, lui, 100 % tchèque, dans lequel l'anglais n'est pas le bienvenu, je tente une acclimatation avec les locaux à base de vodka double : peine perdue. Sur ce remontant, je grimpe dans un bus me reconduisant à la case départ, Prague, avant d'attraper mes correspondances métro et re-bus pour l'aéroport (tout en me faisant avaler par un distributeur 24 couronnes, celui-ci refusant catégoriquement de me délivrer mon titre de transport, les arnaques ont la vie douce dans ce pays).

Le planning de mes prochaines heures me réjouit peu. Il n'est pas encore tout à fait minuit et mon avion décolle avant 9h. Ici vous pourrez me demander pourquoi je n'ai pas choisi de réserver une nuit à Prague ou un avion plus tard. Ma réponse sera aussi avare et lapidaire que je ne l'aurai été : pourquoi diable payerais-je une nuit de six heures avant de me mettre en branle et retrouver mon lit ? Oui, je n'avais qu'une seule idée en tête, retrouver Misha, mon chat, et mon lit. Et avant de connaître la dure réalité, j'envisageais même piquer un petit roupillon dans l'aéroport ce qui s'avéra relever de la impossible des rêveries. En entrant dans les lieux, les salles d'embarquement closes et n'ouvrant pas avant 6h avec le décollage des premiers avions, nous étions cantonnés au hall principal de deux terminaux. Nous n'étions qu'une vingtaine tout au plus, répartis à des distances de sécurité d'une dizaine de mètres, placés sur des sièges d'où le confort avait été écarté du cahier des charges et juchés sur des banquettes dont les accoudoirs proéminents métalliques empêchaient tout dormeur de s'allonger. La lumière était vive et donnait aux visages fatigués un air anxieux et menaçant, comme si chacun en avait après la valise de l'autre, tous avaient peur de se faire détrousser à l'instant où leurs yeux trouveraient enfin le sommeil. Je pris mon parti, après une marche dans le vaste hall, de m'installer sur un îlot de chaises bordant une table, en terrasse d'un resto-bar fermé, appartenant au groupe Lagardère, cocorico. Je n'avais rien trouvé de mieux. Les banquettes du Burger King avaient été spoliées par des asiatiques avant moi et c'était là, la seule commodité que l'on pouvait s'offrir pour s'allonger un peu. Dans l'égarement de mon esprit, je me mis à dessiner (bien qu'il serait plus juste de dire que je laissais à mon crayon le choix de la destination de son trait), à faire le point sur mon séjour et mettre par écrit mes dernières pensées, à grignoter les dernières réserves Lidliennes que je rationnais jusqu'au matin. Je n'avais en aucun cas la force de lire et c'était peut-être l'un de ces rares moments dans la vie où l'on sait que l'on a devant soi tant d'heures libres, que l'on ne va pas être dérangé, pour rien au monde, car personne ne voudrait déranger qui que ce soit et tout le monde cherche à se faire oublier, et que c'est le moment parfait pour ouvrir un livre et se plonger dans un univers moins pénible que celui de cette lumière

blanche qui écharpe les yeux du rêveur en sursis, mais non. Je n'ai d'ailleurs pas ouvert mon livre de tout le séjour, et c'est toujours ainsi. « Au cas où » comme je me dis, j'emporte un petit pavé (Le dahlia noir d'Ellroy ici) et jamais je ne l'ouvre. C'est la fatigue, cela m'est trop pénible.

Des rondes régulières des forces de police et d'agents de sécurité rassurent la foule et viennent réveiller les dormeurs qui pour toute solution ont jeté leur corps à même le sol, derrière une banquette, la tête recouverte pour échapper à la lumière aveuglante. On leur refuse l'indignité à ceux-là aussi, et je pensais à ce moment à combien l'Homme est extraordinaire. Il construit lui-même ces lieux de transit, des lieux froids dans lesquels on ne doit pas rester. Mais il les réalise de telle manière à ce qu'on ne puisse y rester. Cette logique sinistre me rappelle personnellement celle développée, rationaliste et réaliste à l'extrême, un Reich pas si éloigné, où tout problème avait sa solution logique. Les heures passent, s'écoulent si lentement que je reste à ma table à délirer en pensant à tout cela. Peut-être écrirai-je une nouvelle à ce propos ? Celle du Printemps à Prague ? Je n'en sais rien. Cette lettre où va-t-elle ? Avec les premiers rayons du soleil, je passe les contrôles de sécurité. Là, une blonde au visage sévère ne veut rien entendre de la fragilité et la sensibilité des pellicules photo que je transporte et leur fait passer non pas un mais deux passages sous les rayons X (qui peuvent endommager les pellicules et les voiler) juste pour se foutre de ma gueule avec son collègue qui ne regarde même pas l'écran de contrôle. Après des heures de patience, les nerfs excédés, je finis par maugréer des insultes qui ne trouvent pas destinataire. Je récupère mes affaires et me replie dans une salle « de repos » où la lumière est toujours aussi présente et puissante mais où là, les banquettes sont libres et sans entrave. Je m'allonge une heure à peine, puis me dirige vers ma salle d'embarquement, passe la porte, rentre dans une navette qui nous dépose sur le tarmac, m'assis à ma place, décolle, atterris, sans avoir pu fermer l'œil du vol, cours vers la sortie de l'aéroport, patiente sur le bord d'une route avec une pancarte en direction de ma ville d'origine et finalement, finit par y arriver, luttant contre un sommeil de plus en plus insistant. Je me promets une chose : les voyages seuls sont enrichissants, c'est un fait sûr ; mais je ne retournerai plus jamais dans cette saloperie de Tchéquie.

Lettre 4 : Tout ce que je sais et que vous n'avez jamais voulu savoir à propos de ce pays de merde

Cher tous,

Vous savez tout, ou presque ! Maintenant que le voyage est terminé, il ne nous reste plus que l'os à ronger au fond de l'écuelle. Et si je continue de filer la métaphore... qu'est-ce qu'on y trouve dans cet os ? La moelle ! Nous tenons encore l'auteur pour une poignée de minutes alors autant en profiter n'est-ce pas ? J'ai imaginé une lettre 4, une manière de bonus aux trois

précédentes, à la façon d'une interview pour évoquer différents points que l'auteur n'aura pas su développer au sein des lettres, parce qu'il y avait déjà assez de digressions comme ça, ou parce que plus généralement, sa pensée pouvait s'étendre non à une partie du voyage mais à l'ensemble. Alors, en voiture Simone, c'est notre dernier voyage, c'est juré !

Le traducteur : Bonjour A.V.S.D., tu n'as pas parlé de tes Air Max© et de ton jean noir ?

L'auteur : C'est vrai cher collègue, c'est un détail de l'histoire que je n'ai pas abordé et pourtant je le trouve amusant. Quand je me prépare pour un voyage, faisant mes affaires, je réfléchis comme tout un chacun aux tenues à emporter selon la météo et sur un point, le pantalon, mon choix se porte presque exclusivement sur CE jean noir (c'est un Zara© qui a subi les affres du temps maintenant, troué, délavé) dans lequel je suis si bien et avec lequel je transporte mes abattis à Paris, à Marseille, en Espagne, bref, un peu partout. Concernant le choix des chaussures, je n'ai pas de chaussures de marche, et sachant que j'allais engranger les kilomètres durant ce séjour (je n'ai pas compté, mais je pense ne pas dire de bêtise en parlant de quinze à vingt kilomètres à pied par jour) j'ai choisi une paire de Nike© Air Max© top confort pour mes trajets plutôt que le métro, le bus, la patinette ou que sais-je.

Le traducteur : Tu parles de transport et cela tombe bien car ma prochaine question concerne la logistique globale en Tchéquie, que peux-tu nous en dire ?

L'auteur : Dans les villes par lesquelles je suis passé, les transports en commun étaient toujours bien développés. Que ce soit les trams et métros ou le réseau de bus. Je n'ai pas pris le train donc ne pourrais me prononcer sur le sujet. En revanche, ici en France, nous sommes gangrenés par ces services de location de trottinettes électriques, de vélo à la demande, par les livreurs de bouffe, mais à Prague cela ne semble pas vraiment le cas. Les rares utilisateurs de ces services sont en fait les touristes qui vont d'un monument à un autre, en petites bandes débiles. En revanche, les Praguais ont une sorte de véhicule à mi chemin entre le vélo et la trottinette (il faut imaginer deux petites roues, un guidon de vélo avec les freins, et pas de selle, l'arrière d'une patinette) qui leur donne un moyen de locomotion particulièrement infâme et dont l'utilité n'a pas encore prouvé par les spécialistes quand bien même ces praguais semblent l'avoir adopté. Sinon, durant mon séjour, j'ai remarqué à Prague et à Brno énormément de porte-vélos accrochés aux voitures, mais beaucoup plus rarement des cyclistes. Je ne peux pas dire – en dehors de quelques coursiers dans la capitale – avoir noté beaucoup de cyclistes. Les rails de tram quadrillant la ville doivent dissuader les plus timorés tandis que les sportifs doivent s'évader dans les montagnes proches pour venir pédaler je suppose... Mais la chose qui m'a le plus choqué c'est le nombre de bagnoles. Je m'attendais (alors là on va rentrer dans le cliché total) en venant en République Tchèque, à tomber sur de la vieille Skoda©, de la Trabant, de la Lada ou une Moskvitch et que nenni ! Ici on a affaire à de la grosse

berline, des 4x4, de marque allemande essentiellement et pléthore de Skoda© dernier cri, fierté du pays.

Le traducteur : Et avec tout ça, l'air n'est pas irrespirable ?

L'auteur : Comme je l'ai dit, c'était complètement ok, sans doute grâce aussi aux parcs et l'abondante forêt qu'on trouve dans le pays.

Le traducteur : Tu connais ton bilan carbone avant ce voyage par exemple ?

L'auteur : 42, je n'ai pas allumé le chauffage de tout l'hiver depuis trois ans.

Le traducteur : Et depuis le voyage ?

L'auteur : 43 en tout.

Le traducteur : Ok... Pourquoi avoir choisi Prague ?

L'auteur : Mon père m'en a toujours dit du bien. Lui y était allé plusieurs fois dans les années 80-90 et avait adoré. A vrai dire, avec ça, ma seule image et référence du pays sont (outre la littérature) un épisode de Blake & Mortimer que je regardais à la télé quand j'étais petit.

Le traducteur : Et que penses-tu de l'arrière pays ?

L'auteur : Y'a pas grand-chose à dire, c'est vallonné comme partout ailleurs, des villages, des champs, ça a pas l'air particulièrement joli. De l'avion t'as l'impression d'atterrir un peu plus loin en Belgique. C'est l'effet que ça m'a fait en tout cas, une heure dix de vol pour faire Charleroi... Louvain, ou presque.

Le traducteur : Et la bouffe alors ? Pourquoi ne pas avoir goûté des spécialités locales malgré tout ?

L'auteur : Eh bien, je suis assez difficile question cuisine, mes amis le savent et je me décris souvent comme un enfant n'ayant jamais grandi sur ce point. J'exagère légèrement bien entendu mais ici, en terre inconnue, j'ai joué la carte de la sécurité (si on peut considérer qu'un kebab ou un indien en Tchèque c'est jouer la sécurité). Un autre frein à l'aventure c'est que m'étant éloigné du centre et des coins à touriste très rapidement, je suis tombé dans des lieux où tout était en Tchèque et comme cette langue laisse peu de place à la transparence envers nos langues romanes (étant de racine slave ou germanique), je ne me suis pas hasardé à tenter le diable. Et puis regardons un peu une assiette de ragoût ou de goulasch... moi ça me fait penser à un après-repas plutôt qu'à un repas en soi. Néanmoins je dois tout de même noter en leur faveur qu'ils vendent du Pepsi Lemon© (souvenir italien) et du Club Maté© (souvenirs berlinois), et ça c'est quand même bien.

Le traducteur : Donc tu as éprouvé une véritable barrière de la langue ?

L'auteur : Ça c'est certain ! J'entends que je ne me suis pas intéressé au Tchèque, de sorte que je n'ai appris qu'à dire bonjour, au revoir (c'est les deux pareils, facile) et merci. Mais enfin, l'anglais n'est pas ma langue natale non plus, et quand on s'adresse à moi, en tant qu'étranger, eh bien je fais un effort. Ici, non seulement on ne sait, mais on ne VEUT pas ! C'est incroyable, beaucoup de gens m'avaient dit « mais si, ils parlent tous anglais », bin merde, j'ai du tomber à la période où tous les

anglophones du pays étaient partis ou en grève, car de tout mon séjour, hormis Anna et un mec qui vivait dans son van à Karlovy Vary et que j'ai arrêté sur un parking par curiosité, absolument personne ne m'a baragouiné, et ressassé autre chose que son tchèque ! J'enrageais, je me disais, « mais putain, je comprends pas le tchèque, pourquoi tu me répètes LA MÊME CHOSE ? Je vais pas avoir une révélation et devenir bilingue juste parce que tu vas me répéter inlassablement ton truc ! » Rien n'y a fait.

Le traducteur : On peut maintenant en venir aux tchèques alors, qu'est-ce qu'ils t'inspirent ?

L'auteur : Comment trouver les mots justes sans être trop véhément ? Par exemple, Anna, ma logeuse m'a avoué qu'elle détestait ses compatriotes. Elle généralisait bien entendu, mais elle les traitait de beaufs, d'imbéciles à l'esprit étroit mais surtout (et on va venir à un point important et sensible) de gros racistes et xénophobes. Durant mon voyage, je n'ai pu m'empêcher de remarquer dans les trois villes que j'ai visité, des tags sur les murs avec les messages suivants : « Fuck Islam », « Refugees Go Home », « We are antifascists » et pour couronner le tout, des croix gammées (à Brno). Le long d'une autoroute, je retrouvais également un de ces longs panneaux d'une dizaine de mètres avec une réunion politique sous l'étendard du SPD avec pour soutiens affichés Salvini et Marine Le Pen. Je veux bien faire un effort de compréhension historique sur les périodes difficiles que le pays a pu traverser, d'abord sous le Troisième Reich, puis sous l'ère soviétique, et même si cette tendance extrême-droite s'étend aux pays de l'Europe (et plus que de l'Est), que penser, que penser de ces villes qui acceptent leurs fachos, leurs nazis, ces gros cons pensant que tous les problèmes viennent d'ailleurs et n'ont rien à voir avec leurs propres « racines » ou système. De nouveau colonisés par les Russes ayant de plus grosses fortunes, envahis par les touristes, bien sûr qu'il y a du ressentiment, une sorte de jalousie et de haine palpable envers l'étranger ! Les visages tchèques sont fermés, pour la plupart ils se foutent de vous, on a l'impression que leur seul regard sera pour vous sauter au cou et vous faire disparaître du pays. Je me rappelle avoir demandé à Anna si je pouvais trouver à Prague un quartier un peu exotique, à l'image d'une communauté particulière ainsi qu'à Paris, Barbes ou le Treizième, ici, cela s'avérait impossible. Je n'ai que rarement vu des gens d'origine arabe ou africaine se balader dans les villes et ce sont même les chinois qui ont grand-remplacé les arabes et les pakis du coin.

Le traducteur : Maintenant qu'on a fait connaissance des praguais, que dire des pragoises et des femmes tchèques plus généralement ?

L'auteur : Certains enchantent par des souvenirs, des traits aryens mais déçoivent finalement par un esprit, lui, qui annonce déjà l'occupation soviétique. Je ne peux pas dire que toutes soient laides, mais franchement, elles sont peu à se démarquer et la Tchéquie ne devrait sûrement pas être une destination pour ceux qui veulent se rincer l'œil. Je veux dire, elles ont l'air superficielles, elles s'habillent comme des cageots, c'est d'un triste... Si on rajoute à ça du maquillage au kilo et des

faux ongles aux couleurs criardes, y'a de quoi donner la migraine. La dernière chose qui a fini par me convaincre, c'est de voir un visage harmonieux, souriant, au bras d'un énorme bouboule dont la seule finesse doit être celle du muscle que cache sa boîte crânienne.

Le traducteur : Tu nous parles d'habillement, tu avais noté un truc à ce propos si je me souviens bien ?

L'auteur : Haha oui, à Karlovy Vary précisément ! « Quand on passe devant du linge qui sèche à une fenêtre, on ne peut s'empêcher de se demander si on ne vient pas de passer devant une caravane de cirque tant les coloris des vêtements tiennent plus du clown et de l'arlequin que d'un autre style. En fait, il me semble que tout l'Est est né et mourra daltonien. » Mais je dois aussi dire qu'une chose qui m'a vraiment frappé dans ce pays c'est le surpoids et l'obésité. Même si, généralement, le tchèque est mieux charpenté que l'honnête homme français, mais qu'est-ce qu'ils sont gros ces fumiers ! Pas un cinquantenaire sans un gros bide à bière ! Et le fait qu'ils bouffent tout le temps de la merde, à toute heure n'aide pas le régime, c'est une chose certaine !

Le traducteur : En résumé ?

L'auteur : La République Tchèque c'est beau. Enfin architecturalement parlant, c'est beau comme je l'ai dit, mais c'est blindé de touristes et de cons. Les Tchèques ont un problème avec l'identité, sûrement à cause de leur histoire, mais ça pourrait tout. Comment on peut passer un bon séjour si les gens en face de nous sont aussi aimables que des portes de prison ? On parle d'un pays dans lequel il y a encore des cabines téléphoniques, des télévisions cathodiques, des antennes et le style vestimentaire d'il y a vingt ans ! Et le problème est là ! On dirait que le pays rattrape et peine tellement, les années passées depuis la chute du mur et l'empire soviétique. Les skaters, le style vestimentaire, tout ça c'est les années 90-2000 ! Ils sont d'une certaine manière en retard, dans le passé, dans un pays où Jean-Marie aurait gagné contre Chirac. C'est un pays triste.

Le traducteur : Donc tu ne recommandes absolument pas la République Tchèque ?

L'auteur : En lisant ces lettres vous avez économisé sept jours tout en perdant une flopée de minutes parce que votre curiosité s'est portée sur ce pays et mes mots. Je vous pense sincèrement gagnant au change et grand de cette forte expérience partagée. Quant à moi... je ne prends pas mal les choses, cela aura été un entraînement intensif avant la Géorgie cet été. Advienne que pourri !

Le traducteur : Un dernier mot avant qu'on ne se quitte ?

L'auteur : Juste les remerciements usuels pour Uniqlo© et ses doudounes ultra-light sans lesquelles je mourrais transi, le guide du Routard© que j'ai à peine ouvert, Nike©, Zara©, RyanAir©, AirBnB© et ceux que j'oublie !

Le traducteur : Merci à toi, et merci à vous lecteurs de nous avoir suivi. Nous vous souhaitons une bonne fin de programme, à vous les studios !